

6-1-2007

Ali ABASSI (2006). Littératures tunisiennes : vers le renouvellement

Beya Dhraïef

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Dhraïef, Beya (2007) "Ali ABASSI (2006). Littératures tunisiennes : vers le renouvellement," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 19.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/19>

This Comptes Rendus is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

de chaque époque. De ce point de vue, cet ouvrage participe à l'éclairage de l'Histoire socioculturelle au Maroc».

À ce double titre, la contribution de Mdarhri Alaoui constituera désormais une référence pour tous ceux qui cherchent à interroger le roman marocain et la chose littéraire en général, son intransitivité réelle ou fictive, sa place dans le concert des discours de tout genre, son pouvoir d'influence avéré ou supposé, sa transparence ou son opacité, bref, son utilité en une époque de questionnement tous azimuts.

Abdelilah El Khalifi

Ali ABASSI (2006). *Littératures tunisiennes : vers le renouvellement*, Paris, L'Harmattan, 224 p.

Dans son introduction sur « la difficulté d'être » (5-45) des littératures tunisiennes arabophones et francophones, Ali Abassi part d'un constat, leur « mauvaise réception » (6), pour s'insurger contre un préjugé tenace : leur insignifiance. Il se positionne dans la continuité de ses pairs pour justifier la compromission de leur accessibilité par des facteurs divers : « la difficulté de l'arabe classique », « l'ignorance du français langue étrangère », « le rejet de l'ex-colonisateur et de sa culture » (18) et la désolidarisation de certains Tunisiens par rapport à leur littérature de langue française motivée par la « culpabilité » (23) d'un reniement illusoire de leur pseudo-identité arabo-islamique.

Mais il va plus loin et inscrit la réception défectueuse des littératures tunisiennes dans le cadre plus vaste du désintérêt que témoignent les publics locaux envers les formes écrites, par-delà leurs origines spatiales et temporelles. Cette désaffection patente est imputable, selon lui, à une triple entrave vouant tout appel à la lecture à se résorber dans le silence. Elle proviendrait, d'une part, d'un « obstacle conceptuel » (13-14) : en associant tendancieusement le lisible au romanesque, l'inconscient collectif scléroserait la lecture par la limitation de son objet, le culte de la facilité et une incuriosité flagrante. Elle résulterait, d'autre part, d'un « obstacle psychologique » (14-15) : ériger la lecture en impératif absolu motiverait le refus de ce devoir aliénant par un sujet soucieux d'affirmer l'intégrité de son indépendance par rapport aux instances éducatrices (dans un de ses ouvrages précédents, Abassi avait proposé un projet de réformes du système universitaire destiné, notamment, à revaloriser le savoir aux yeux de l'apprenant. Pour de plus amples informations, consulter Ali ABASSI (1995). *Sur l'histoire littéraire française : propositions pour une didactique universitaire réformée*, Tunis, Éditions Sahar). Elle serait issue, enfin, de la « nuisance technologique » (15-17) impliquée par l'éclipse du

verbe au profit de la culture de l'image (Abassi émet l'idée intéressante qu'« ailleurs, soit en France ou en Angleterre, la concurrence entre la lecture et l'image est moins néfaste, parce que la première a précédé dans les mœurs. À Tunis, à Alger ou à Rabat, la course est presque perdue d'avance, car l'accès à l'indépendance et l'accès aux nouveaux moyens de communication sont presque concomitants. La lecture, à peine née, s'est mise à agoniser » (17)).

En affirmant l'« asservissement exercé par les acteurs du consumérisme, dont le symptôme est le désintéret général par rapport à l'écrit », Ali Abassi en arrive ainsi à nier avec véhémence l'hypothèse indûment galvaudée de l'« insignifiance quantitative ou qualitative » (*ibid.*) des littératures tunisiennes. Il plaide pour la reconnaissance de leur vitalité évolutive, intrinsèquement liée à leur pluralité ou, pour reprendre un terme cher à l'auteur, à leur hybridité. Le critique le clame en effet à maintes reprises. À l'instar d'un manifeste, le titre de son ouvrage même le claironne triomphalement : il n'existe pas une mais des littératures tunisiennes, arabophones et francophones. Les contempteurs férus d'arabisation ont beau dire (selon Abassi, certains universitaires de renom, notamment Baccar, Garmadi et, plus récemment, Tarchouna se sont efforcés de réduire la littérature tunisienne au seul canal de l'arabe. Les deux premiers sont allés jusqu'à omettre l'existence des écrivains tunisiens de langue française dans leur ouvrage d'histoire littéraire tunisienne : *Écrivains de Tunis*; voir Abassi, 24); il ne leur est guère loisible d'exclure de la République, au mépris de toutes considérations historiques et culturelles, des poètes étrangers par leur idiome étrange. Abassi s'inscrit en porte-à-faux contre leurs tentatives d'ostracisme pour affirmer, contre vents et marées, le droit de cité de l'« amphibique » littérature tunisienne française.

Il ne s'arrête pas là. Son plaidoyer en faveur de la reconnaissance des littératures tunisiennes ne tarde pas à s'accompagner d'un véritable réquisitoire. L'amoureux de la littérature y prête son éloquence virulente au théoricien pour stigmatiser les méfaits d'une « critique évaluative » (36), essentiellement journalistique. En effet, cette critique allie l'anachronisme à la désuétude en recourant à des méthodes d'investigation souvent inspirées du lansonisme ou de Sainte-Beuve. Adeptes aussi aveugles que fanatiques du « tout est dit et l'on vient trop tard » (La Bruyère), elle préjuge l'infériorité des écrivains tunisiens arabophones et francophones par rapport à leurs pseudo-modèles arabes et français. En cantonnant arbitrairement leurs auteurs dans le rôle de pâles épigones, « la critique évaluative » paraît ainsi partiellement responsable de la méconnaissance des littératures tunisiennes d'expression française et arabe.

Ali Abassi s'insurge avec ardeur contre toute définition *a priori* de la beauté d'un texte ou de sa « valeur littéraire » (36). Humaniste convaincu, il se déleste de toute prévention pour recourir constamment à l'esprit

d'examen. Il en arrive à formuler un programme de bonnes lectures possibles des littératures tunisiennes arabophones et francophones. Reposant sur la substitution de la « compréhension » à « l'évaluation » (42), ce programme prémunit cependant son concepteur contre le risque de se laisser absorber par « le fascisme des systèmes » (selon le mot de Barthes cité par l'auteur, 44). Abassi préconise en effet une approche duelle des textes de littératures tunisiennes : littérale et littéraire, subjective et raisonnée, jouissive et réfléchie. Sa méthode d'investigation « analytique » (il avait déjà présenté cette méthode d'investigation des textes littéraires dans un de ses premiers ouvrages : (1994). *Le récit de l'œuvre à l'extrait*, Sfax, Birūni) concilie la prise en compte essentielle de la poétique des textes et un travail purement « interprétatif » (42) : « [e]lle s'intéresse généralement à trois aspects dans une œuvre donnée : la polysémie, la volonté de dépassement et l'aptitude à susciter rapidement l'empathie » (Abassi définit le concept psychanalytique d'empathie par l'alliance d'« une sympathie maîtrisée, à la fois identification pour comprendre de l'intérieur un personnage, un univers, un choix esthétique, et un choix de distanciation critique » (42-43)).

Après avoir clarifié les fondements conceptuels de ses lectures des textes, le théoricien cède la place au praticien pour procéder à leur interprétation avec, comme objectif ultime et principe directeur, la « réflexion sur une renaissance difficile de la littérature tunisienne » (42). Loin d'ambitionner un encyclopédisme érudit et d'égarer son lecteur hébété dans les abîmes d'une culture gargantuesque, Abassi stimule l'empathie qu'il préconise dans son approche des textes. Il nous empêche d'oublier son questionnement initial sur les réussites et les limites d'un renouvellement possible des littératures tunisiennes. Sa sélectivité n'altère en rien, ce me semble, la pertinence de son argumentation car elle se double d'une quête manifeste d'exhaustivité. « En faisant son miel de la diversité des plus belles fleurs » (Marc-Antoine de Muret cité de mémoire), il choisit les supports de sa réflexion en fonction de leur valeur « prototypique ». Chacun d'entre eux conserve d'ailleurs une certaine autonomie par rapport aux autres : microcosme s'enorgueillissant de sa possible autarcie, chaque chapitre est susceptible de satisfaire en lui-même la curiosité de lecteurs spécialistes ou simplement pressés. Férus de théâtre (Abassi consacre son premier chapitre au théâtre de Mahmoud El-Messâdi, « Des pères fondateurs : le théâtre à thèse », 46-53), de nouvelles (« Autour de l'autofiction : de la nouvelle et des malentendus », 165-176), de contes (« Humanisme : du conte et des frontières », 145-164) sont susceptibles d'y trouver leur content tout autant que les passionnés de romans (« Renouveau I : l'hybridation romanesque », 65-84 ; « Renouveau II : déclicage », 85-96 ; et « Renouveau III : homotextualité », 97-108) et de poésie (« Poésie engagée : narrativisation du poème », 109-134 ; « Poésie désengagée : contre les nostalgiques et les profs », 135-144) : alliant approches analytiques et dialectiques, Ali Abassi aborde l'ensemble

des genres avec une prédilection manifeste, cependant, pour les deux derniers.

Mais si le lecteur bienveillant persiste à suivre les pas de l'auteur dans son parcours de l'évolution des littératures tunisiennes à travers le temps, qu'il se garde de quêter avec constance la sérénité d'une réponse lénifiante à la question de leur renouvellement! Certes, depuis les trente années du premier régime après l'Indépendance, le renouveau de ces littératures a cessé de faire office d'idéal destiné à se résorber en chimère. Littératures tunisiennes arabophones et francophones ont progressé dans le sens de « l'autonomisation » (35), la « diversification » (*ibid.*) et la « spécification » (36). Avec le secours de sa méthode d'investigation analytique, Ali Abassi localise les origines de ce renouvellement possible dans « l'hybridation romanesque » des œuvres d'un Azzouna, Tarchouna ou autre Boujâh, dans l'alliance de l'homotextualité avec l'hétérotexualité dans les deux premiers romans de Lahouar et le « déclichage » systématique qu'il entreprend par le biais de *La créature des abysses*. Cependant, ce n'est que pour mieux révéler, par un retournement dialectique, les limites de ces prospections « de l'Inconnu pour trouver du Nouveau » (Baudelaire cité de mémoire) : le « déclichage » n'aboutit notamment qu'à la conception de clichés nouveaux (voir « Renouvellement II : déclichage », 97). Si visible que paraisse l'idéal de renouvellement des littératures tunisiennes arabophones et francophones, il reste, encore aujourd'hui, difficilement atteignable en raison d'un facteur essentiel : leur pluralité. Selon Abassi, pour les tenants de l'écriture réaliste, la renaissance se trouve naturellement compromise par l'anachronisme de leur *poïétique* avec les préoccupations actuelles. À l'inverse, l'hermétisme d'audacieux novateurs les voue à « une mauvaise réception » : le public n'accepte pas aisément de se voir spolié de son rôle de destinataire des œuvres et cantonné uniquement dans celui de destinataire. Ironie de la situation : la quête de renouveau en arrive ainsi à contrarier la possibilité du renouvellement!

Qu'en déduit Abassi si ce n'est que certaines littératures tunisiennes d'expression arabe et française se bornent à tendre « vers » le renouveau, avec le risque de ne jamais l'atteindre, mais avec la consolation de s'y évertuer? Quoi d'étonnant pour des littératures dont l'être est perpétuellement en question? Incertitudes partout! Quant à leurs origines, à leur identité et à leur devenir... Maléfiques incertitudes : production perverse de leur « protéisme » définitoire! Incertitudes bénies : sûr garant d'une vitalité comparable à celle des hommes... et des mythes! Espérons seulement, avec Ali Abassi, que les littératures tunisiennes arabophones et francophones sauront encore et toujours renaître de leurs cendres, comme autant de phénix.

Beya Dhraïef